

Données fiables sur les cas de cancer en Biélorussie

par le Dr Sebastian Pflugbeil, président de la «Gesellschaft für Strahlenschutz», Berlin

Jusqu'ici, on pouvait éviter en toute bonne conscience de tirer les conséquences de la catastrophe de Tchernobyl pour la politique énergétique de son pays si l'on se fiait aux déclarations d'institutions censées connaître la question, par exemple l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) ou le Comité scientifique des Nations unies pour l'étude des effets des rayonnements ionisants (UNSCEAR). Leur bilan est toujours le même: 31 morts, quelques cas de cancer de la thyroïde chez des enfants, certes regrettables, mais que l'on peut bien traiter et à part cela, juste quelques rumeurs. Donc, en dernière analyse, une «catastrophette». Pas besoin de prendre en compte le fait que dans le monde russophone, on soit d'un autre avis. En effet, qui comprend cette langue bizarre?

Dans ce contexte, l'étude originale parue récemment dans le *Swiss Medical Weekly* et due à A. E. Okeanov et à ses collaborateurs¹ présente un grand intérêt. à plusieurs égards. Okeanov a été pendant de nombreuses années le responsable du «registre des cancers» de Biélorussie dans lequel sont rassemblées systématiquement, depuis 1973, des données statistiques sur les cancers, base de travail dont la plupart des Etats occidentaux souhaiteraient posséder l'équivalent. Aujourd'hui, Okeanov travaille à l'«Institut clinique de médecine nucléaire et d'endocrinologie» de Minsk. On peut donc supposer qu'il sait de quoi il parle.

Il est également important, dans cette controverse, que le texte en question ne soit pas publié dans une brochure tendancieuse de Greenpeace, par exemple, mais dans une revue spécialisée dont les articles sont soumis avant publication à l'examen critique d'experts (peer reviewed). Cette précision peut sembler secondaire, mais elle ne l'est pas quand on sait que des quantités d'articles très sérieux n'ont aucune chance d'être publiés dans des revues de renom international parce qu'ils heurtent l'opinion dominante ou sont susceptibles de fâcher les puissants du monde économique et politique. Ils paraissent alors dans des revues que les faiseurs de modes des commissions scientifiques et les conseillers pensent pouvoir ignorer sous prétexte que les textes n'ont pas été soumis au jugement de pairs.

Et, dernière remarque, Okeanov ne parle pas de mortalité par cancer, mais de cancers, ce qui n'est pas courant. Si on ne prend en considération que les décès, les cas, par exemple, de femmes dont on a dû amputer les deux seins suite à un cancer n'apparaissent pas, la catastrophe paraît moins grave grâce au progrès scientifique et les souffrances des malades ne viennent pas entacher les statistiques.

Okeanov a rassemblé toutes les données relatives aux cancers et a calculé la fréquence moyenne pour les années précédant Tchernobyl (1976–1985) et l'a comparée à celle de la période 1990–2000. (Il n'a pas pris en considération la période intermédiaire parce qu'on sait que les cancers ne se déclarent que quelques années après une exposition aux rayonnements, quelle qu'elle soit.) Il apparaît que le nombre des cancers a augmenté dans toutes les régions, et cela de manière statistiquement très significative (ce qui veut dire ici que cette augmentation a 99% voire 99,9% de chances de ne pas être due au hasard).

C'est dans la région de Gomel, qui a été le plus sévèrement touchée par les retombées, que l'augmentation du nombre de cancers est la plus forte: 52%. Viennent ensuite les régions de Minsk (49%), de Grodno (44%), de Vitebsk (38%), de Brest (33%) et de Mogilev (32%) et enfin la ville de Minsk (18%). Pour l'ensemble de la Biélorussie, l'augmentation est de 40%.

Ensuite, Okeanov a comparé les données de la région la plus touchée, Gomel, à celles de la région la moins touchée, Vitebsk. Il a constaté que les taux de cancers de toutes sortes et ceux, plus particulièrement, des cancers du gros intestin, de la vessie et de la thyroïde sont significativement plus élevés dans la région de Gomel que dans celle de Vitebsk.

Il relève également des changements inquiétants relatifs au cancer du sein. Dans la région de Gomel, le pic de la distribution s'est déplacé: il se situe maintenant entre 45 et 49 ans, 15 ans plus tôt que dans la région de Vitebsk.

Un paragraphe à part est consacré au taux de cancers chez les «liquidateurs», qui ont opéré à Tchernobyl immédiatement après la catastrophe. Okeanov les a comparés aux individus de plus de 20 ans de la région de Vitebsk et il a constaté qu'aussi bien pour l'ensemble des cancers que pour ceux du gros intestin et de la vessie pris séparément, les taux des liquidateurs étaient significativement plus élevés. Alors que chez ces ceux-ci, les cas de cancers augmentaient de 5,5% par année, ils n'augmentaient que de 1,5% dans le groupe de Vitebsk, ce dernier chiffre étant également significatif.

En conclusion, nous n'avons plus qu'à mettre au panier les données de l'AIEA, de l'UNSCEAR et des nombreux scientifiques dociles qui minimisent cyniquement les conséquences de la catastrophe.

Horizons et débats, janvier 2005.

¹ Okeanov, A.E., Sosnovskaya, E.Y., Priatkina, O.P.: *A national cancer registry to access trends after the Chernobyl accident*, *Swiss Medical Weekly*, 2004; 134:645, www.smw.ch